

machines, il put aller fumer en j'aix son éternelle pipe, il semblait s'estimer fort heureux de son sort.

Le commandant, voyant les choses de plus haut, appréciait les services de Martial ; aussi, une place s'étant produite dans l'atelier de montage des armes à feu, il le fit entrer là comme mécanicien.

Au peu de sympathies qu'inspiraient les allures réservées de cet homme, vint s'ajouter un certain étonnement de ces nouveaux camarades, en voyant un manœuvrier s'installer à côté d'eux, et presque aussitôt une jalousie de le sentir supérieur dans cette situation pourtant plus élevée. Enfin, peu à peu, l'atelier tout entier en vint à une irritation irraisonnée et injustifiable, en apparence, contre cet étranger au pays qu'on ne prenait jamais en faute, dont la conduite était sans cesse donnée en exemple par les chefs, qui ne dépensait ni parole ni argent, et dont le caractère était pour eux une énigme de tous les instants. Les ouvriers criaient :

—Le commandant lui donne les meilleurs travaux, c'est scandaleux !

—Les droits des anciens sont méconnus, disait l'un.

—Je suis ici depuis trente ans, gémissait l'autre, et s'il y a une machine nouvelle à étudier, c'est à cet inconnu, venu d'on ne sait où, qu'elle est confiée, tout cela parce que monsieur ne sait pas boire un verre avec les camarades, ou plutôt parce que monsieur boit seul.

—Qu'est-ce que tu dis de cela, Palleyre ? interpellait un troisième ; toi qui te croyais volontiers l'arbre de couche de la manufacture ?

Sous sa forme de badinage, cette dernière interrogation frappait juste et fort. François Palleyre, fils d'un garde-magasin et né à la manufacture d'armes, avait débuté très jeune dans les ateliers et s'y était mis en vue par son intelligence ; on n'avait à lui reprocher qu'un esprit frondeur et un caractère violent. Solide au travail, âpre au gain, gai comme un oiseau, il était très populaire et bien vu des chefs. Traité par tous comme un enfant gâté, il en avait les impatiences, les ambitions, les jalousies.

Ces Palleyre étaient nombreux au service de la manufacture ; deux frères plus jeunes faisaient leur apprentissage, et la sœur, Mariette, était déjà ouvrière à la cartoucherie.

Dès son entrée à l'atelier, François avait espéré prendre un jour la place du contremaître Bastien, vieux et fatigué ; ce n'était donc pas sans inquiétude qu'il voyait Delafosse s'implanter ainsi avec une habileté pratique comparable à la sienne, et une supériorité d'instruction évidente. Cet inconnu, arrivé de la veille, dont on ne savait rien, qui cachait si bien son passé, ses opinions politiques, ses projets, ses espérances, devenait aussitôt un concurrent redoutable. Et il ne fallait pas espérer le trouver en défaut sur aucun point : François, qui le surveillait jalousement, était obligé d'en convenir.

Un matin, le contremaître Bastien ne parut pas à l'atelier, et vers midi, la nouvelle courut dans toute la manufacture :

—Le père Bastien est mort d'une congestion, on l'a ramassé au pied de son lit.

La première émotion passée, les ouvriers se trouvèrent d'accord pour souhaiter que la place fût donnée à François Palleyre. On lui dit :

—Tu devrais aller la demander au directeur.

—Je n'oserais pas... puis, il songera sans doute à moi, elle m'est un peu due, presque promise...

—Due ! promise ! bagatelle que tout cela, tant qu'on n'est pas installé. Va donc, petit, va trouver le directeur, tu lui diras que nous te voulons pour contremaître, bien que tu sois parmi les plus jeunes. Si tu laisses aller les choses, on te soufflera ta place.

—Qui donc ? fit Palleyre jouant la surprise, bien qu'intérieurement il se fit à lui-même la réponse.

—Le nouveau, répondit un vieux monteur en clignant de l'œil du côté de Martial, qui n'avait pas quitté son étai.

—Oh ! si cela arrivait, gronda François en serrant les poings.

—Cela arrivera peut-être, et tu ne feras rien, reprit le vieux. Crois-moi, va parler au directeur, il ne te mangera pas.

François hésita jusqu'à la sortie, il ne se sentait plus si fort de son droit, et il eût préféré s'abstenir de toute démarche pour éviter l'humiliation d'un refus. Enfin, vers le soir, et sous la pression de ses camarades, il se décida à franchir la porte directoriale.

Mais aux premiers mots, le chef l'arrêta :

—Il est trop tard, la place est donnée.

—Déjà, mon commandant ! Puis-je savoir à qui ?

—Nous avons fait choix de Martial Delafosse.

—Lui, un étranger arrivé d'hier !

—Précisément, et tout en rendant justice comme il convient à vos capacités, nous avons choisi Martial parce que, étranger, il aura plus d'autorité, moins de camaraderies gênantes ; son aptitude au travail est parfaite, ses notes excellentes, son caractère ferme.

—C'est un sournois, dit vivement François.

—Je ne vous permets pas de critiquer devant moi celui que je mets à votre tête. Défaites-vous de ces airs frondeurs et de cette tendance à l'indiscipline, et alors nous songerons à vous pour un poste de confiance. Vous êtes jeune, vous pouvez attendre, et pour le moment, puisque vous aspirez à commander aux autres, appliquez-vous à obéir.

Très désappointé, François se retira, la rage au cœur. Martial, lui, se trouva de suite très à l'aise dans son nouveau poste. Ses fonctions lui donnaient non seulement la surveillance de l'atelier du montage, mais le droit de pénétrer pour le service dans toutes les parties de la manufacture, soigneusement isolées les unes des autres par crainte des indiscrétions.

L'été était venu pour la seconde fois depuis l'apparition de Martial dans le pays, quand se produisit un fait sans grande importance apparente, mais qui devait avoir des conséquences inattendues.

La chaleur du jour, très forte dans sa chambrette située sous les toits, chassait tous les dimanches le jeune homme dans la campagne. Le plus souvent, comme il voulait éviter les cabarets, il se jetait à plat ventre contre un talus, au revers de la route, à l'abri d'une haie ou d'un arbre touffu, et là, sans quitter la pipe, il songeait, les yeux perdus dans le vague, comme se rapportant, par delà l'horizon, vers de lointains pays où peut-être il avait des parents, des amis, des affections, des intérêts d'argent ou de cœur, toutes choses qui lui manquaient ici, et toujours sa grosse pipe lançait des nuages, tout en signalant sa présence aux passants.